L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, No 73 RUE DE CHARTRES

NOUVELLE-ORLÉANS.

VENDREDI MATIN, 5 JANVIER 1872

FEUILLETON.

L'ESPION DU DOI DE PRUSSE

EPISODE HISTORIQUE.

PAR OCTAVE FÉRÉ.

III.

LE PIÈGE.

La tempête commençait à se déchaîner. Les rafales devaient moins violentes, et moins coupées. La pluie se tombait plus. La lune étendait sur la nappe du Rhin une limpide clarté, que faisait ressortir vigoureusement sur le gravier des ondulations argentées les ténèbres noirs des rives répandues çà et là.

Assise à l'arrière de la barque, la jeune femme plongeait sans bruit sa rame exercée, et les gouttes qu'elle enlevait étaient mêlé éclatantes, retombaient en cascades de perles et de diamants.

Le vent, démonta la chevelure tourbillonnait, fouettait son visage d'une pâleur de cire, et son grands yeux doux et profonds dirigeaient vers la rive bavoise, n'osant qu'à la dérobée se glisser jusqu'à son prétendu passager.

Il était jeune encore, dans la force de l'âge. Ses traits mâles, fortement, quoique harmonieusement accentués, exprimaient une tristesse habituelle et une inquiétude fiévreuse.

Il se tenait à l'avant, debout, immobile, enroulé dans les plis de son manteau. Son silhouette aux formes tranchées commandait ces imposants tableaux et donnait un frisson irrésistible. Quelque chose de grand et de terrible bouillonnait dans cette tête d'un blanc mat, aux cheveux et aux sourcils noirs comme le jais, et commençaient à se mêler des filets blancs.

Avant ramené lentement sur la barque son regard pâgiu à l'horizon, il fit passa avec un sourire si triste, que celui qu'avant surpris sentit un poignée serrer.

Un assaut de pensées tumultueuses suspendaient sur ses lèvres les interrogations qui s'y pressaient.

Ce fut l'inconnu qui rompit le silence.

— Vous êtes la fille du vieux pêcheur ? demanda-t-il d'une voix qui fit vibrer mille cordes sonores jusqu'alors.

Il avait parlé en français ; elle répondit de même, mais en trembleur :

— Oui, monsieur.

— Si fille unique ?

— Comme vous le dites ; il n'a pas d'autre enfant que votre servante.

— Et votre âge ?

— J'ai bientôt dix-neuf ans.

— Etrangère, pas la main sur son front avec un frémissement indescriptible.

— Dix ans ! répéta-t-il tout bas ; et il continua avec un effort douloureux : Vous vous nommez ?

— Marguerite, dit elle, en attachant sur lui son œil attentif pour lire au fond de sa pensée.

Il répéta ce nom, comme il avait répété les premiers mots, mais à deux reprises cette fois :

— Marguerite ! Marguerite ! On avait dit un véritable sanglot parti du fond des entrailles ; la jeune fille le devina et le ressentit. — Vous faites là un métier bien pénible ! reprit-il après une pause.

— Le métier peut être dur, mais je travaille pour mon père et mon père est si bon !

Elle appuya sur ces mots en plongeant plus avant encore l'éclair de ses prunelles dans le regard accablé du pêcheur. Il lui sembla qu'il faisait un mouvement pour se pencher vers elle, mais sa taille se redressa aussitôt, il regarda le ciel avec une amertume menaçante.

La barque gagnait du champ, mais le fleuve rétif, grossi par l'orage, ne permettait pas d'avancer comme en temps ordinaire ; pourtant, ils avaient franchi les deux tiers du trajet.

Tout à coup, l'étranger profita une exclamation de colère et de surprise, plutôt que de crème.

— Enfant, demanda-t-il de sa voix pénétrante, veux-tu cesser ce labeur qui n'est pas le fait d'une femme ; veux-tu sortir de la pauvreté, qui n'est pas l'apanage équitable d'une fille jeune et belle comme toi ? N'as-tu jamais rêvé à plus d'aisance et de bonheur ?

— Taisez-vous, taisez-vous ! dit-elle, si vous ne voulez que vous prenne pour l'ange tentateur. Vous avez une façon d'offrir la fortune comme si vous proposiez la damnation !

Au lieu de lui répondre, il étendit le bras vers la rive badoise. Elle suspendit ses avirons et porta son regard dans la direction indiquée.

Des formes mystérieuses glissaient à travers la pénombre, le long du bord vers lequel ils avançaient.

Aussitôt que la barque s'arrêta, ces ombres se dissimulèrent sous les saules qui bordaient le rustique débarcadère. Mais elles portaient des armes dont les étincelles de la lune faisaient jaillir de blancs éclairs.

Tu vois ? dit l'étranger.

— Oui, répondit la batelière ; c'est une ronde de ces satanées prussiens qui vient occuper Bade, malgré la protestation du grand-duc.

— Marguerite, reprit froidement l'inconnu, je viens de t'offrir la fortune ; cependant, tu ne pu dester de moi car c'est bien ton effroi, mêlé de pitié, qui t'a donné pour payer mon passage. Eh bien, conduis-moi vers ces hommes ; ma tête, pour la Prusse, vaut dix mille ducats.

La batelière ne répondit rien, ne trahit par aucun signe ce qui se passait en elle ; mais, opérant soudain un mouvement hardie, avec une merveilleuse adresse, elle fit faire à la barque un demi-tour, la lança à grandes nages vers la rive d'où venaient, pour dérober au vent et au marche aux observateurs suspects du débarcadère.

— Vous arriverez, dit-elle, sur la rive badoise, sans que ces gens sachent où vous êtes descendu et sans qu'ils puissent vous poursuivre.

Ici, les rôdeurs du rivage, sentant leur proie leur échapper, firent une décharge, dont plusieurs balles ricochèrent autour de l'esquif.

— Rondez-vous, crièrent-ils de leur voix moqueuses.

— Allons, obéis !.... fit l'inconnu.

— Par ma sainte patronne, monsieur, assez ! Vous vous êtes présenté chez nous comme un hôte sacré ; les Prussiens peuvent me tuer, mais, avec mon embarcation, ils ne vous auront que mort ; on, plutôt, ils ne vous auront pas ! Les Alsaciens ne vendent pas les Français !

Une double détonation éclata encore, mais déjà la barque était abritée derrière l'îlot protecteur, et la jeune fille redoubla ardemment à la mousquetérie par un cri généreux :

— France ! France !

Un quart d'heure après, l'embarcation vint accoster, au milieu des granits de la rive droite, dans une anse ombreuse, où l'on ne fait descendre du côté de la terre qu'avec mille peine et sous la conduite d'un guide expérimenté.

— Voilà votre chemin, monsieur, dit la marinière, en montrant à l'étranger le sentier broussailleux qu'il devait prendre. Allez hardiment, et quand vous aurez sur le revers de ces roches et de ces buissons, vous apercevrez, sur votre droite, les ruines de l'ancien château de Bade. Il vous sera aisé alors de choisir votre direction. Mon père m'attend, cette mousquetérie a dû l'inquiéter.

Elle allait repartir. Il s'approcha et détachant de dessous le manteau un sac qui lui pesait avec attendrissement.

— Oh ! que je suis vengé, s'écria-t-il, et que tu seras heureuse !

Sur ces mots énigmatiques, il s'élança, comme pour échapper à son émotion, par la main à peine visible qu'elle lui avait montrée.

Sans le savoir, elle venait sauver un ennemi de vieux château de Bade, l'indiquer qu'un lieu où se poussaient, cette même nuit, d'étranges choses.

Nous n'avons pas à nous arrêter à décrire les ruines pittoresques et imposantes de cette ancienne citadelle élevée par les siècles passés pour la défense de territoire, sur lequel d'égoïsme, à quelque distance, la coquette et piquante résidence qui lui eut cédé.

Le Bade de cette époque ne ressemble en rien au remarkable Bade qui Bade d'aujourd'hui, et les guinée de Fredenbourg, à présent exploitées pour le compte et l'agrément des oisifs, étaient abandonnées à toute leur sauvage désolation.

Rappelons-nous que nous sommes en 1805, au plus fort des intrigues tortueuses de ce pays ingrat, envieux et insatiable, qu'on appelle la Prusse. Depuis le traité de Lunéville, la Prusse prétendait, sans contestation apparente, ses limites naturelles du nord-est ; mais le roi Frédéric-Guillaume III, se prêtant sans remorsdre, qui consumait en contradictoires et en perfidies le peu d'intelligence qu'il possédait, était travaillé par une idée fixe : s'indemniser et s'agrandir aux dépens des Etats secondaires.

Une convention secrète, conclue quelques mois auparavant entre lui et la France contre la France, au mépris d'engagements et des traités antérieurs avec Napoléon, n'avait pas produire ses fruits et les contrariées pour ouvrir une autre trame, de concert avec l'Angleterre, n'avait pas eu un meilleur résultat. Frédéric-Guillaume avait chassé de Berlin.

Le Hanovre, qui formait alors un grand duché et pas encore un royaume, était depuis longtemps l'objet de ses convoitises. Pour se dédommager de l'avortement de cette dernière tentative, il trouva moyen de l'irriter par une flotte de vingt-cinq mille hommes et d'en occuper les Anglais qui en avaient le protectorat et y dominaient sur la foi des traités.

Le bel exploit accompli et croyant que tout lui réussirait de même, le roi se tourna vers les petits Etats de la rive droite du Rhin, agrandissant autant du duché de Bade, qui, en dépit de ses menaces à son brave, qui, en dépit de ses d'investissement clandestin. Cet homme, au nombre de trois, tentaient un passage qui nous, dans l'avenir, dans l'avenir, pour ce, comprendre, et le Bade, Bade, Bade, une ligne diagonale, tendant à se placer sous le protectorat de la France.

Or, la ruse et ses vieux de pouvoir déjà tout les ombres blanches, qui ne sont une fantasmagorie bien différente. A travers leurs nombreuses ombres et leurs ombres, ils ne pouvaient pas, ils ne pouvaient pas, ils ne pouvaient pas